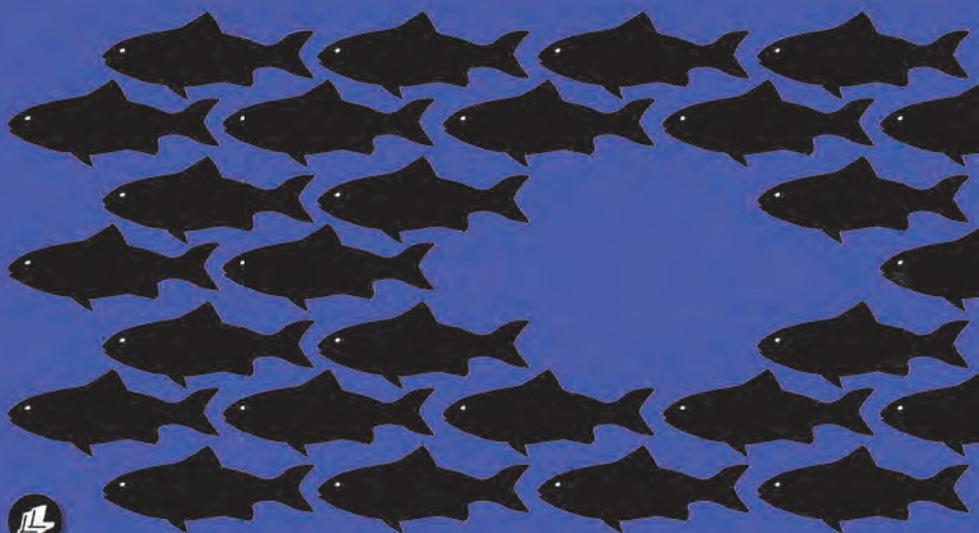
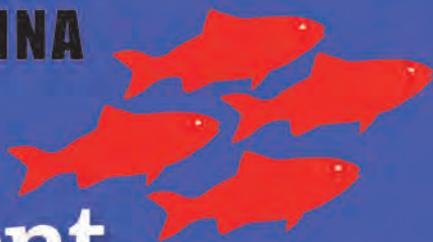


GIORGIO SCIANNA

Manquent
à l'appel



LIANA LEVI



ELISSO CANNARSA

ROMAN ÉTRANGER
L'APPEL DE LA SYRIE

*** **MANQUENT À L'APPEL**, de
Giorgio Scianna, Liana Levi, 220 p., 18 €.
Traduit de l'italien par Marianne Faurobert.

Roberto, Ivan, Anto et Lorenzo sont partis en Grèce pour leurs « premières vacances d'adultes » et ne sont pas rentrés. Selon le ministère des Affaires étrangères, ils ont désactivé leurs portables et ont été vus pour la dernière fois en Turquie. Adolescents lambda, fils aimés et aimants issus de familles aisées d'une province du nord de l'Italie, élèves appréciés des professeurs et de leurs camarades de classe, leur disparition est une énigme. Jusqu'à ce que se dessine l'inconcevable : ils ont rejoint la Syrie. Durant quatre mois, deux fois par semaine, les parents des quatre garçons rencontrent

le commissaire Cassini qui les informe de l'avancée de l'enquête. L'impuissance cède au désespoir, l'incompréhension à la colère. Un soir de novembre, Lorenzo rentre chez lui. Hagaré. Seul. Où sont ses camarades ? Pourquoi sont-ils partis ? Les familles, la police, le lycée, tous veulent des réponses. Lorenzo, lui, se mure d'abord dans le silence. Avec des chapitres courts empruntant parfois au théâtre, l'auteur alterne entre le récit fragmenté de Lorenzo et l'attente des proches. Leur lecture s'avère tour à tour effrayante, déroutante, émouvante. Dans un style sobre et d'une efficacité saisissante, **Giorgio Scianna** décortique froidement ce qui pourrait être les motivations d'une certaine jeunesse à s'engager aux côtés de l'État islamique. Un roman coup-de-poing. **MARIE ROGATIEN**



◊ LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE ◊

GIORGIO SCIANNA
Pour Manquent à l'appel

—
Par LINDA POMMEREUL
Librairie Doucet
(Le Mans)

MANQUENT À L'APPEL est un roman « utile » qui ouvre des espaces de réflexion malgré un thème qui peut sembler trop présent dans notre actualité. Pourquoi me direz-vous ? Tout simplement parce qu'il explore avec subtilité et un grand sens de l'analyse comment quatre lycéens, issus de milieu favorisé quittent leur famille et leur vie pour rejoindre les rangs de Daech en Syrie. Un texte et des chapitres courts qui accentuent l'intensité émotionnelle liée à l'enchaînement des événements. Robert, Anto, Ivan et Lorenzo sont partis depuis quatre mois sans donner de nouvelles à leurs familles. Lorenzo est le seul à revenir. Un échec selon lui. Il restera silencieux le cœur en plein chaos. Un roman limpide, sans emphase qui rend la réalité d'une situation qui nous échappe. Pourquoi partent-ils ? Quête de sens, de conscience qui répond à la désillusion d'un avenir sans révolte, sans rêve et sans action. Un roman réussi qui évoque avec sobriété, le passage difficile de l'adolescence à l'âge adulte quand se pose la question de devenir un homme, mais quel homme ?

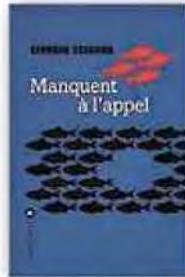


Giorgio Scianna
Manquent à l'appel
Traduit de l'italien
par Marianne
Fau Robert
Liana Levi
205 p., 18 €

► Lu & conseillé par
L. Pommereul
Librairie Doucet
(Le Mans)



GIORGIO SCIANNA
MANQUENT À L'APPEL
Traduit de l'italien par
Marianne Faurobert. Liana
Levi, 208 pp., 18 €.



Quatre garçons manquent dans la classe de terminale d'un lycée italien. Ils sont partis en voyage à la fin de l'année scolaire précédente. Leur périple en Grèce devait durer un mois. Étrangement, ils n'avaient pas pris leurs maillots de bain. Ils ne sont pas rentrés. Le roman suit l'absence de ces jeunes gens pendant quelques mois. Des signes de leur passage sont retrouvés en Turquie, Autriche, Bosnie. Ils continuent vers la Syrie. Le lecteur suit les recherches menées par une cellule de crise. Il a aussi accès aux pensées d'un garçon de la bande. Sa jeunesse le rend lucide : *«Je hais l'imaginaire. Non seulement c'est une chanson nulle avec des paroles débiles [...] mais en plus, tous les prétextes sont bons pour nous la refiler.»* Pas de pathos dans ce texte tendu qui capte la fragilité et la gravité de cet âge-là, et l'accablement des parents. Giorgio Scianca, né en 1964, s'intéressait avec la même délicatesse à l'adolescence dans son premier roman, *On inventera bien quelque chose*. **V. B.-L.**



Cinq auteurs venus d'Italie, d'Irlande, d'Angleterre, des Etats-Unis s'imposent par la justesse, la force, l'intelligence de leurs romans, mais aussi leur pouvoir d'empathie et d'enchantement.

NOS COUPS DE CŒUR

LES ENSORCELÉS

La fugue de quatre lycéens milanais fascinés par Daech. Sujet de circonstance, approche réaliste et sensible.

par Delphine Peras

Son premier roman, paru en français en 2016, *On inventera bien quelque chose*, a révélé un auteur épatant, inspiré par le thème de l'adolescence. Giorgio Scianna, né à Pavie en 1964, y revient dans *Manquent à l'appel* avec autant de justesse. Mais cette fois sous un angle plus sociologique, particulièrement d'actualité.

Quatre élèves d'un lycée de Milan, amis de longue date, partis le 4 juillet à Athènes pour leurs « premières vacances d'adultes », ne sont pas revenus. A la rentrée, ils « manquent à l'appel » de leur classe de terminale – d'où leur titre. Portables désactivés, parents sans nouvelles et à cran, autorités à l'affût de la moindre information. Depuis que les garçons ont été vus une dernière fois à Bodrum, en Turquie, plus rien. Jusqu'à ce soir du 30 novembre, où l'un d'eux, Lorenzo, réapparaît dans sa famille. Les yeux hagards, le crâne rasé, baskets en loques, jean déchiré, large parka, il se mure dans le silence. Et se décide à parler une semaine plus tard, après avoir appris que son ami Roberto a péri à Damas, sous les balles d'un groupe paramilitaire...

Alternant les points de vue et les registres – dialogues entre les parents, monologues de Lorenzo, réactions des autres élèves, interventions d'une prof, interrogatoires des flics, etc. –, l'auteur compose une partition très vivante, intimiste aussi, au plus près d'une entreprise insensée. Car si un véritable suspense retient le lecteur, c'est surtout la sidération qui l'emporte : comment ces blancs-becs de la classe



ILLUSTRATION : MARIEÈVE TREMBLAY/COLAGE.MC.COM

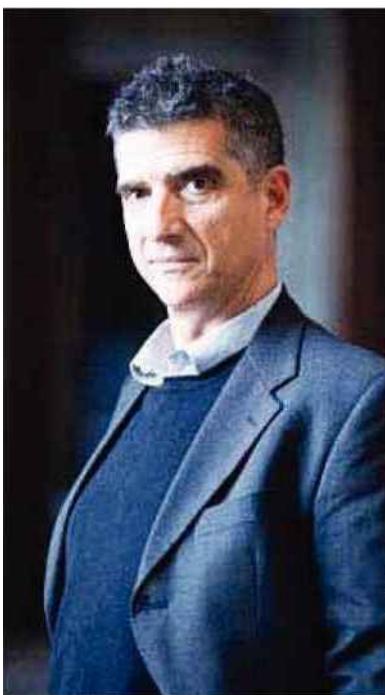
**GIORGIO
SCIANNA**

moyenne italienne ont-ils pu se laisser ensorceler à ce point par des vidéos sur Internet où les camps d'entraînement du « Groupe » ont des airs de Center Parcs, avec équipements sportifs, dortoirs, musique, cinéma, et « tous ces jeunes qui semblent s'amuser » ? « On se disait que... chacun pouvait trouver sa place... dans ces endroits-là », avoue Lorenzo. « Dans ces endroits-là, on assassine des gens, on en dresse d'autres à tuer », lui rétorque la psy du lycée.

Tout en revendiquant une œuvre d'imagination, Giorgio Scianna explique, en postface, qu'elle est née d'une « angoisse réelle », après avoir écouté un psychologue spécialiste des adolescents. S'ils sont « subjugués » par Daech, c'est, selon lui, parce que « nous sommes en train de priver ces jeunes gens non seulement d'avenir, mais de l'idée même d'avenir, de tout espoir qui vaille la peine de s'engager ». De l'intérêt de ce roman sur le fil du rasoir, qui invite à une prise de conscience. ■

MANQUENT À L'APPEL

PAR GIORGIO SCIANNA, TRAD. DE L'ITALIEN
PAR MARIANNE FAUROBERT.
LIANA LEVI, 208 p., 18 €.



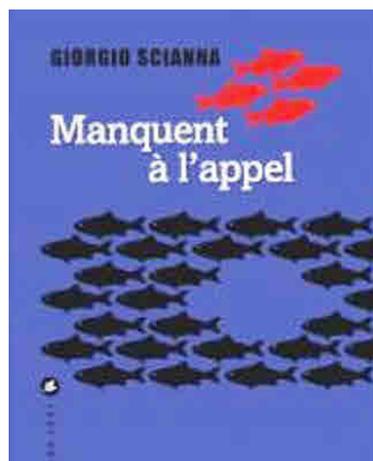
L. CENDAMO/LEEMAGE/AFP

Une fascination dangereuse

Ce livre est un roman, mais il résonne comme un témoignage. C'est l'histoire tristement plausible de quatre garçons italiens. Des lycéens ordinaires, qui aiment les filles, la musique techno et les vidéos sur Internet. Mais à la rentrée, au fond de la classe, il y a quatre places vides.

Que s'est-il passé cet été-là pour que Lorenzo, Roberto, Ivan et Anto disparaissent ensemble ? Pourquoi ces jeunes à la vie familiale stable ont-ils tout plaqué du jour au lendemain ? Sont-ils, comme le croit la police, partis s'engager en Syrie ?

Tout commence par des vacances en Grèce, par un si bel été. Des corps jeunes et bronzés se prélassent en bord de mer. Les quatre potes boivent de l'ouzo, flirtent avec



deux Françaises, prennent des bains de minuit et dorment sur la plage. Ils ont rejoint l'île de Kos, rampe de lancement pour la Turquie. Rien, pourtant, ne laisse présager ce qui se

trame. « *On ne se serait pas sentis aussi bien, si on n'avait pas su qu'on était à la veille d'accomplir ensemble quelque chose de grand.* » Un sentiment d'éternité étreint ces jeunes gens en mal de sensations fortes.

Mais le jeune Lorenzo souffre d'un déficit moteur à la jambe gauche. Le soir fatal du grand plongeon dans l'inconnu, il est recalé par le « passeur » en raison de son handicap. Complètement sonné, abandonné par ses compagnons d'infortune, le garçon entreprend seul le voyage à l'envers, suivant les mêmes chemins, le car, le ferry, dormant sur les banquettes, dans les salles d'attente des terminaux. Puis il rentre chez ses parents...

Ses trois copains ont-ils réussi à pas-

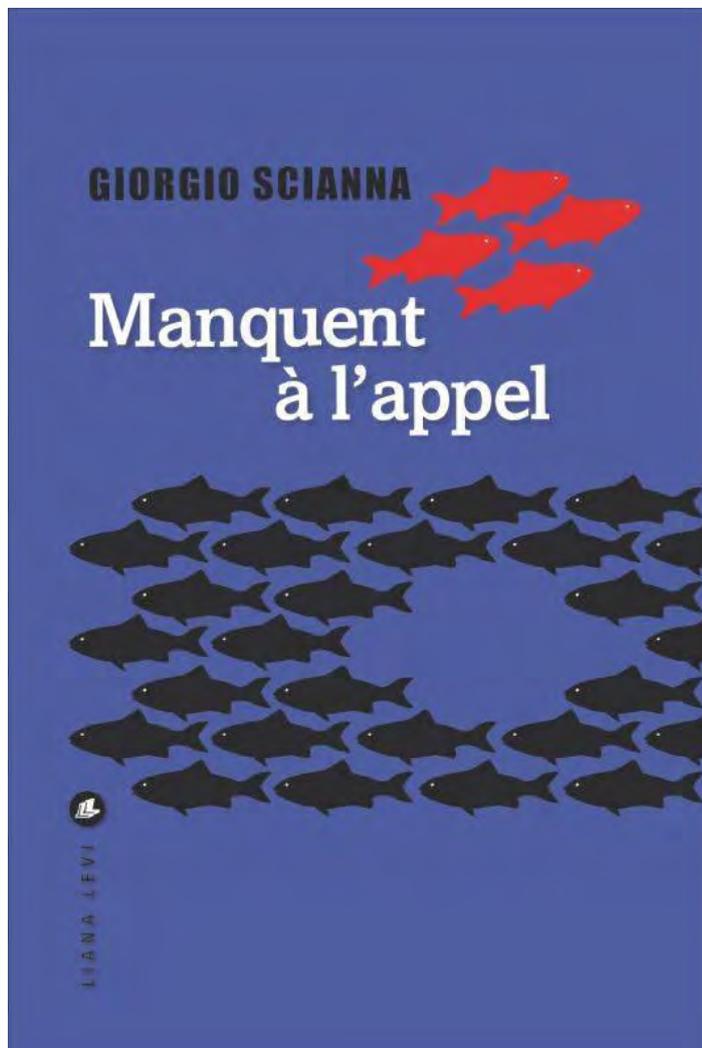
ser la frontière et à prendre les armes ? Suspense, tension palpable et un retournement de situation étonnant : le lecteur est happé par ce roman maîtrisé de bout en bout.

Giorgio Scianna dépeint la vacuité de cette génération totalement perdue et sa fascination par les écrans. Il suffit d'une vidéo de propagande, d'une mauvaise rencontre pour se faire influencer et passer de l'autre côté.

Ce roman maîtrisé de bout en bout nous rappelle que nous sommes en guerre et que le pire peut se produire à tout moment.

S. P.

■ « *Manquent à l'appel* », par Giorgio Scianna (ed. Liana Levi), 18 €



Roberto, Anto, Ivan et Lorenzo, quatre copains de classe du lycée Tommaseo, issus d'un quartier favorisé de la province de l'Italie du Nord manquent à l'appel. D'un voyage en Grèce, initié l'été pour "les premières vacances d'adultes", ils ne sont pas rentrés et n'ont donné aucune nouvelle à leurs familles depuis quatre mois.

On est en novembre, deux fois par semaine, les parents des quatre disparus se retrouvent *Chez Lorenzo* (club house de la résidence de la copropriété des parents de Lorenzo) où le commissaire Cassini les rejoint et les informe de toutes les avancées de l'enquête. C'est lors d'une de ces soirées, le mercredi 30 que Lorenzo réapparaît, hébété. Il est seul. Et peu bavard. Parmi les quatre garçons, il est celui qui a échoué.

Accaparé par ses parents, pressé par ceux inquiets de ne pas voir revenir les leurs, interrogé par le commissaire, objet de toutes les attentions de la psychologue, des enseignants, comme des élèves, Lorenzo étouffe et livre par bribes ce projet de rejoindre l'armée de l'Etat islamique en Syrie et les raisons de son retour



[Visualiser l'article](#)

prématuré. Mais dans sa tête, c'est encore le chaos. Tout s'agite, le maintient en tension, l'exhorte à se taire autant que possible et à ne pas *capituler* .

Avec subtilité et ouverture, **Giorgio Scianna** pénètre en profondeur l'esprit de ses personnages, notamment celui de l'adolescent, raconte avec précision et de manière fiable, les préparatifs et les conditions du voyage jusqu'en Syrie et tente de cerner (sans justifier ou condamner) les raisons qui ont conduit chacun d'entre eux à entreprendre ce périple.

“On trouvait que c'était un beau projet [...] On se disait que ... chacun pouvait trouver sa place ... dans ces endroits-là.”

A mille lieux des idées fondamentalistes terroristes, ces jeunes en quête d'eux-mêmes, instables face à un avenir si difficile à concrétiser, insatisfaits de ce que la société propose, rêvent d'évasion, de voyage lointain, de rupture et de reconnaissance, d'héroïsme ou plus simplement de sensations fortes.

Pas spécialement déterminés, parfois même passifs, désinformés par l'utilisation massive des réseaux sociaux, ils sont fascinés par les films de propagande de Daech, au sein desquels ils pourraient devenir quelqu'un. *“Les explosions, elles sont vraies, vivantes, comme ces garçons cagoulés qui ont l'air heureux de faire ce qu'ils font, qui courent, vaillants, sans jamais s'arrêter. Je n'ai jamais rien vu de pareil. C'est mieux qu'un jeu vidéo, c'est comme un film, mais un film dont tu pourrais faire partie, et en plus, tu sais qu'ils cherchent des figurants.”*

Parallèlement, mais d'une manière plus distanciée, l'auteur s'attache à décrire le comportement des adultes, le désarroi des parents, leur impuissance et leur maladresse, leurs sentiments de colère autant que de culpabilité, leur insondable tristesse, leur inquiétude légitime. *“Quelque chose s'est brisé entre le monde et lui [...] La certitude de ne rien pouvoir faire.”*

Le récit convainc là-aussi mais dans l'évocation du rôle des enseignants, de la psychologue ou des camarades de classe, certes plus secondaires, il séduit moins, un peu hâtif. Quant à l'évolution de Lorenzo, elle a peut-être manqué d'étapes pour satisfaire pleinement.

Giorgio Scianna - Manquent à l'appel - Liana Levi – 9782867469855 – 18 euros



Quatre places trop vides

« *Face au vide d'un futur difficile à maîtriser, la fascination pour tout ce qui peut offrir une place, une appartenance, devient très dangereuse* », explique le romancier italien Giorgio Scianna à propos de son *Manquent à l'appel*. Une histoire de quatre adolescents qui fuient, pensant trouver leur force dans le groupe.

Roberto, Anton, Ivan et Lorenzo sont lycéens. Italiens, du nord. De Milan. De ses meilleurs quartiers, quoique périphériques. Rien ne leur manque, si ce n'est l'espoir, l'avenir auquel croire. Dans leur classe de terminale, il y avait un cinquième garçon. Mais ce Simone s'en va pour le Royaume-Uni d'avant le Brexit, où son père lui a trouvé une de ces voies royales qui mènent aux existences princières de la bourgeoisie mondialisée. « *Avant Simone, personne autour de nous n'avait décidé de partir [...] Simone était le premier de la bande qui envisageait son avenir ailleurs, loin de nous. Et une chose était claire : si partir était une grande opportunité, ceux qui restaient étaient des nuls* », dit Lorenzo, narrateur de *Manquent à l'appel* de l'Italien Giorgio Scianna, sorti en France ce 4 janvier.

C'est des « *nuls* » qu'il est question dans ce roman : Roberto, Anton, Ivan et Lorenzo. Des nuls à l'image de cette jeunesse italienne qui ne se voit aucun avenir au pays. Des nuls qui n'ont rien, objectivement, de nuls : jeunesse gâtée, privilégiée, insérée. À vrai dire, ils ne ressemblent en rien à ces djihadistes convertis, allant de misères en échecs, qui ont défrayé ces derniers temps l'actualité par leurs crimes. Pour Roberto, Anton, Ivan et Lorenzo, il faut juste s'en aller. Se tirer. Émigrer. Mais point d'Ellis Island ou de Buenos Aires pour cette génération. C'est pour la Syrie que les quatre amis partent. Ils y mettent la même énergie, le même soin, la même détermination, que le faisait Mirko, le lycéen au centre du précédent roman de Scianna (*On inventera bien quelque chose*) pour se payer un billet d'avion pour assister à un match de l'Inter Milan à Madrid autant que pour passer enfin une première nuit avec sa petite amie.

La Syrie que choisissent Roberto, Anton, Ivan et Lorenzo ne relève pas, au premier abord, de cette effervescente libido adolescente. C'est la Syrie du djihadisme international, la Syrie de Daech. Tous n'en reviendront pas. Mais la pulsion ne serait-elle pas, au fond, la même ? Le tour de force du roman est de raconter l'incompréhensible départ de ces jeunes gens sans jamais écrire des mots comme islam, religion ou Mahomet. Entretien avec l'auteur pour tenter de comprendre.

Avez-vous le sentiment, après avoir écrit ce livre, de mieux comprendre ce qui peut pousser des jeunes gens en rien religieux à partir pour la Syrie ?



Giorgio Scianna © DR

Giorgio Scianna : Écrire ce récit m'a fait comprendre qu'aujourd'hui, on cherche avant tout à avoir une identité. Face au vide d'un futur difficile à maîtriser, cette fascination pour tout ce qui peut offrir une place, une appartenance, devient très dangereuse. Les slogans, les symboles, les petites structures semblent tous dire la seule et même chose : « Viens chez nous, nous avons une place pour toi. » Et bizarrement, ce qui compte ce n'est plus cette place ni cette structure, mais cette idée d'identité.

Dans votre précédent roman (*On inventera bien quelque chose*), vous mettiez déjà en scène deux orphelins vivant seuls qui rassuraient les adultes en adoptant une manière de se rebeller qui consistait, au fond, à rester dans le rang. Roberto, Anton, Ivan et Lorenzo sont au contraire en rupture totale avec le monde des adultes. Qu'est-ce qui vous a conduit à faire évoluer votre regard sur l'adolescence ?

Mon roman précédent parlait de la rébellion de deux frères qui croyaient pouvoir réussir tous seuls, sans les adultes. Ils traversaient ce fantasme de toute-puissance propre à l'adolescence. Après avoir parlé de ceux qui résistent et restent, dans *Manquent à l'appel* j'ai essayé de parler de ceux qui fuient, car rien ne peut les retenir, rien ne donne sens à leur vie. Ainsi les quatre protagonistes paraissent encore plus fragiles et encore plus seuls que les deux orphelins. La seule force qui les protège, ou au moins qui donne l'illusion de les protéger, c'est le groupe. Dans ce récit, le groupe joue un rôle fondamental, c'est plus qu'un cinquième personnage, c'est tout un mécanisme, une dimension qui a une influence sur tout le monde.

Vous insistez sur le rôle magnétique, hypnotique, des vidéos de Daech (je vous cite : « *J e n'ai rien vu de pareil. C'est comme un film, mais un film dont tu pourrais faire partie, et en plus tu sais qu'ils cherchent des figurants* »). Mais vous soulignez aussi que leur efficacité semble plus liée à leur forme qu'à leur fond, à leur apparence qu'à leur contenu. Qu'est-ce qui vous a conduit à vous intéresser à ces vidéos ?

Le contenu et la forme sont une seule et même chose dans les messages qui circulent sur le web, je pense qu'ils sont inséparables pour les jeunes qui les regardent. Moi, je voulais comprendre les mécanismes, les rouages de cette propagande. La production et la post-production de ces vidéos sont sophistiquées. Elles sont bien faites : spectaculaires, elles produisent un impact. Enfin, c'est triste à dire, mais elles sont «


[Visualiser l'article](#)

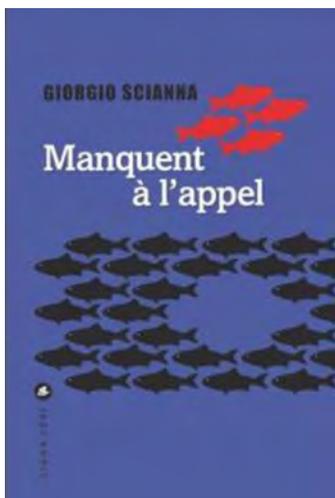
perçantes », c'est bien pour cela qu'elles sont dangereuses. Il s'agit d'un choix réfléchi, avec un bon sens de la communication : celui de s'adresser aux jeunes dans leur propre langage.

On est frappé, dans votre roman, par le profond fossé entre les jeunes et leurs parents. Il n'y a entre eux ni révolte ni haine, mais un abîme d'incompréhension, que génère le numérique. Je cite un récit de la vie familiale de Lorenzo, personnage au cœur de votre récit : « *O n est tous les quatre piégés devant un écran qu'aucun de nous n'a envie de voir.* » Votre roman se veut-il une critique des écrans, du numérique, de la perpétuelle vie en ligne ?

Les parents, et les adultes, en général essaient d'être présents, mais on dirait que les jeunes ne les prennent pas en considération non plus. Il y a une période de l'adolescence où on ne compte que sur les personnes de son âge. Et puis, vu l'inquiétude de l'avenir éprouvée par les jeunes, les adultes ne peuvent plus être des interlocuteurs crédibles, puisqu'ils se débattent eux aussi dans ces incertitudes et ces angoisses. Le web joue un rôle important dans le roman car c'est le moyen par lequel se fait le recrutement ; mais les réseaux sociaux disparaissent dans la deuxième partie du récit : les jeunes restent seuls et déconnectés. Dans les années 1970, les terroristes brûlaient leurs pièces d'identité pour s'opposer au monde, alors que les quatre jeunes jettent leurs cartes SIM dans la mer quand ils décident de couper les ponts.

En mettant en scène des adolescents partant pour la Syrie mais dépourvus de la moindre conviction religieuse, voulez-vous dire que ces dernières ne jouent en vérité qu'un rôle très secondaire dans les départs vers la Syrie ?

Tout vide – des valeurs, de l'identité, de l'avenir – sera rempli tôt ou tard. C'est une loi physique. Je pense qu'il est plus urgent d'examiner ce vide, plutôt que de courir derrière les fantasmes qui poussent à prendre les armes. Il est évident qu'aujourd'hui les groupes armés ont aussi une dimension religieuse, mais ceux qui se laissent séduire sont dans une quête plus existentielle que métaphysique. Ils cherchent une voie rapide pour donner un sens à leurs vies à la dérive. Et c'est un mécanisme qui concerne non seulement les terroristes, mais tant de gens désespérés ou en grande détresse sociale sans issue. Ces personnes peuvent finir n'importe où.



Manquent à l'appel

www.mediapart.fr

Pays : France

Dynamisme : 28

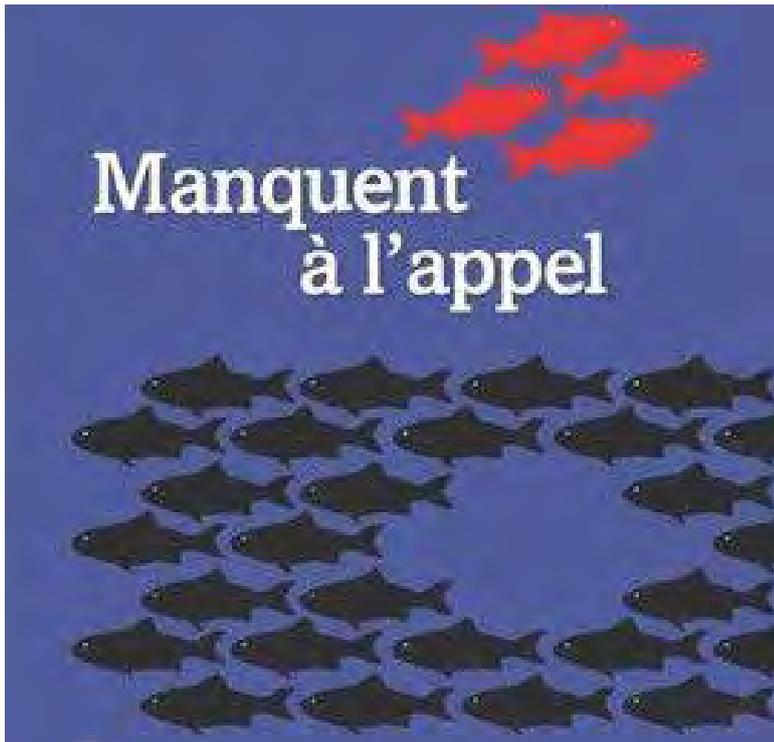


[Visualiser l'article](#)

de Giorgio Scianna
traduit par Marianne Faurobert,
éd. Liana Levi, 2018.



Manquent à l'appel, nouveau roman de Giorgio Scianna



Quatre chaises vides dans une salle de terminale. Quatre garçons dans une classe de filles. Quatre vies banales de la province aisée du nord de l'Italie. Quatre lycéens qui ont disparu, sans laisser de traces pour s'enrôler dans l'armée de l'État islamique en Syrie.

Il faut reconnaître que Giorgio Scianna n'a pas choisi la facilité pour son dernier roman. Parler d'un tel sujet sans tomber dans la banalité est un exercice ardu que le jeune romancier réussit plutôt bien. Dans un style sobre et élégant, en empruntant par moments le registre de la pièce théâtrale, l'écrivain italien retrace l'itinéraire de ces quatre jeunes gens vers l'abîme. L'un d'eux fait office de narrateur. Celui qui échoue.

Un texte court et incisif. A la manière des ados. Comme dans *On inventera bien quelque chose*, son précédent roman, où l'auteur se penchait déjà sur ce moment de la vie lorsque l'homme prend progressivement la place de l'enfant. Un moment difficile car le plus souvent ce dernier fait de la résistance.

En italien, ce roman est titré *La regola dei pesci* (la loi des poissons), bien plus subtil et évocateur. Car c'est justement le cœur du problème. Les ados la suivent, sans le savoir. De quoi s'agit-il ? La réponse est dans le texte. Lisez-le, ça vaut le coup.

Informations pratiques

Manquent à l'appel de Giorgio Scianna, [Liana Levi](#), 18€
Pour acheter le [livre](#), cliquez sur l'image ci-dessous